

## La rencontre

**Introduction :** issue d'une réflexion philosophique sur la question de l'altérité dans le champ de l'addiction

L'altérité, ou le caractère de ce qui est autre, s'oppose à l'identité, ce qui est semblable. Le paradoxe de l'identité est qu'on ait besoin de ce qui est autre pour se sentir même. Au point que l'autre est ce sans quoi nous ne pouvons exister. Ce n'est pas qu'une simple question de logique : ce que je suis implique aussi ce que je ne suis pas. C'est tout autant une question de généalogie. L'autre est toujours déjà là pour que je puisse advenir. Parce qu'autrui m'interpelle, je prends ce regard réflexif sur moi-même qu'on nomme conscience de soi. Cette dépendance à l'altérité dans la construction de soi fut mon objet de réflexion.

On considère couramment l'altérité comme une menace. Parfois par ignorance de son rôle fondateur dans la formation du sujet, du « je ». Parfois aussi parce que cette dépendance à l'autre est susceptible d'instaurer un rapport difficile à autrui, et en conséquence c'est le sujet lui-même qui est perturbé.

J'aimerais ici considérer les addictions comme des pathologies du sujet, des difficultés à être soi qui par définition implique un rapport troublé à l'altérité. Dans une perspective philosophique, il s'agit d'un problème de reconnaissance.

Plan : L'addiction est un manque de respect de soi

Le manque de respect de soi est une corrélation d'un manque de reconnaissance

Les institutions ont un rôle à jouer dans la reconnaissance mutuelle entre l'utilisateur et ses proches

L'addiction et l'assujettissement (hypothèse d'un lien)

### L'addiction est un manque de respect de soi

L'addiction a nécessairement comme composante une relation entre un individu et un objet et à travers cette relation une relation de l'individu à son corps (cf. J-L. Venisse, 2010). Mais qui est cet individu ? Et comment se positionne-t-il vis-à-vis de l'altérité ?

Il faut distinguer l'action du sujet et l'action du désir. Le sujet au sens où je l'entends ici n'existe que par le langage, la première personne du singulier, le « je » et les institutions ou les usages afférents. Ces institutions et usages impliquent la capacité de parler en son nom propre.

Lorsque c'est le désir qui parle en moi, par exemple celui de maîtriser ce corps, de le faire mien, je ne suis pas sujet. En effet, il est caractéristique des actions du désir qu'elles ne soient pas verbalisées. Si elles le sont alors c'est désormais le sujet qui agit. Ce sont des intentions.

L'addiction est un manque de respect de soi car elle ne semble pas laisser la place au sujet, et notamment à l'expression de soi. Si ce n'est au travers d'une conduite compulsive menée peut-être par un désir de reconnaissance mais qui n'est pas vraiment agie par le sujet lui-même. Comment

interpréter ce manque de respect de soi?

Une interprétation classique est celle du sociologue Alain Ehrenberg selon qui les addictions expriment la difficulté des individus à être ce qu'on veut qu'ils soient c'est-à-dire justement des sujets. Ce serait une difficulté de se conformer à l'injonction qui nous est faite dans la société moderne d'être « agent de son propre changement » (Ehrenberg, 2014). Par exemple au travail, nous sommes désormais obligés d'avoir une conduite personnelle, un engagement personnel. Cela suppose de l'initiative individuelle, des capacités à s'auto motiver, une autodiscipline. Ehrenberg interprète donc l'addiction comme la pathologie d'une société qui demande trop aux individus la constituant. En milieu professionnel, si je n'ai d'autre issue pour exister que le dépassement de moi-même on peut comprendre la tentation de provoquer ce changement artificiellement. Il est notable en tout cas que cela passe par un manque de respect de son corps. Le corps qui est précisément l'altérité, peut-être niée, au sein de son identité personnelle.

La psychologie interprète ce manque de respect de soi comme une façon de traiter une difficulté de l'individu vis-à-vis des autres et particulièrement de l'entourage, des proches. Qu'on fasse l'hypothèse d'un dysfonctionnement relationnel dans l'entourage de la personne ou d'un dysfonctionnement qui lui soit propre, il conduit à un auto traitement par l'addiction (cf. J-L. Venisse, 2008).

Ces thèses, sociologique et psychologique, m'intéressent car elles expriment toutes deux la difficulté qu'il y a aujourd'hui à se construire comme sujet, sachant que cette construction se fait nécessairement dans le rapport à l'altérité. Ce rapport troublé s'exprime dans le rapport au corps. A l'origine de la philosophie de la reconnaissance, il y a la fameuse dialectique du maître et de l'esclave (*Phénoménologie de l'esprit*, « Maîtrise et servitude ») de Hegel qui représentent selon lui les deux éléments de la conscience. Le maître voudrait oublier qu'il a un corps, c'est-à-dire oublier sa dépendance à l'esclave.

### Le manque de respect de soi est une corrélation d'un manque de reconnaissance

Allons plus loin dans l'interprétation philosophique de ce manque de respect de soi. Le sujet n'existe que parce qu'il est reconnu par d'autres. Une forme de cette reconnaissance est précisément le respect. Il n'est pas surprenant pour le philosophe que l'absence de dialogues et même l'absence de conflits au sein d'une famille entraîne l'un de ses membres dans une conduite addictive. Car, les philosophes comme Hegel ont montré que le conflit contraint les individus à se reconnaître mutuellement. C'est une façon d'interpréter les frictions entre parents et enfants lors de l'adolescence, par exemple.

De même que c'est par le dialogue avec autrui qu'on apprend à se respecter soi selon Mead parce qu'on y apprend à se considérer au travers de l'autre. On y acquiert la faculté de se rapporter à soi.

Axel Honneth, le philosophe de l'école de Francfort au nom duquel est attaché en philosophie le renouveau du thème de la reconnaissance conclue des travaux de ces philosophes, Hegel et Mead, que l'individu a besoin de reconnaissance pour parvenir à une relation réussie à soi.

Dans la situation d'addiction, la personne ne se respecte donc pas, mais les autres non plus ne la reconnaissent pas, voire ne la respectent pas. La personne en situation d'addiction est socialement non reconnaissable. Elle n'est pas du tout conforme au genre de vie humaine qui représente l'idéal de nos sociétés. L'addiction est une altérité pour notre culture de l'autonomie. En conséquence, il arrive que les proches se sentent légitimés dans ce qui constitue une forme de violence, parfois physique, mais au moins symbolique. Je pense notamment aux témoignages de proches d'une personne alcoolique qui ne lui faisant pas confiance vident les bouteilles, les marquent, font des choses à la place de la personne ou préviennent des situations qui la mettraient en difficulté. Ou encore des parents d'ados toxicomanes qui pratiquent des sevrages sauvages en les enfermant. Il s'agit parfois d'une atteinte à la dignité de la personne. On fait comme si elle n'existait plus en tant que sujet car la confiance est rompue. Cela peut aussi tout simplement consister en l'absence de dialogue, et même l'absence de conflit verbalisé. Il est possible aussi que l'individu n'arrive pas à trouver en l'autre une image satisfaisante de lui-même, et ce faisant, il ne se respecte pas lui-même. Or ce manque de respect s'associe à un manque de reconnaissance, non pas sous sa forme première qu'est l'amour, car les proches continuent d'aimer la personne en situation d'addiction, mais plutôt comme respect.

#### Les institutions ont un rôle à jouer dans la reconnaissance mutuelle entre l'utilisateur et ses proches

Il est possible que cela soit cette difficulté à être sujet qui va de pair avec une difficulté à se faire reconnaître qui soit en cause dans l'addiction. Dans cette perspective, je voudrais souligner l'intérêt qu'il y a selon moi pour les institutions de soin et d'accompagnement à clairement affirmer leur respect de la personne car c'est le modèle à suivre aussi pour les proches. Les institutions ont clairement un rôle à jouer dans le cercle vertueux de la reconnaissance réciproque entre l'utilisateur et sa famille. L'institution peut faire que l'utilisateur redevienne sujet aux yeux de ses proches parce que d'autres l'ont reconnu. Le respect de la personne fait partie de l'éthique de la relation de soin et d'aide. Le fait que le thérapeute ou l'intervenant reconnaisse la personne derrière la maladie peut contribuer à aider aussi les proches à la reconnaître. Je pense aussi aux outils de la loi 2002 en établissement, le contrat, le projet individualisé qui sont au service du respect de la personne.

Les institutions peuvent permettre aux proches de reconnaître l'alter ego c'est-à-dire la différence mais aussi la similitude de l'autre dans un premier temps dissolu dans la maladie.

Dans l'approche motivationnel de Prochaska et Di Clemente il s'agit pour le thérapeute de saisir le moment propice, celui où le patient a récupéré en particulier une puissance d'agir pour engager une

telle démarche. C'est notamment la fonction de l'entretien motivationnel (cf. Prochaska et Di Clemente, 1984)). Il y a donc une reconnaissance dans la démarche thérapeutique qui a disparu en partie chez les proches. Les institutions doivent inspirer le respect de l'autre du sujet. Ne pas faire à sa place, ni dans son dos. L'usager redevient un sujet aux yeux de ses proches car ils le sollicitent à nouveau. Et lui-même les sollicite. Cette réciprocité est le signe qu'il y ait reconnaissance. Elle fait normalement partie de notre socialisation. Par le conflit notamment nous apprenons à nous reconnaître mutuellement. C'est peut-être ainsi qu'on peut reformuler un des rôles des institutions auprès des tiers. C'est une forme de resocialisation au respect de la personne.

Cela passe par l'institution juridique de la personne. Je suis partie d'une distinction entre le sujet et l'individu (membre de l'espèce humaine). La personne est l'institution juridique du sujet. Son attribut principal est la responsabilité, la capacité à répondre de ses actes. Or, écrit Axel Honneth, « il y a un lien conceptuel sinon empirique qui existe entre la reconnaissance juridique et l'acquisition du respect de soi » (Honneth, 2000). Autrement dit, c'est parce que les institutions au sens large respectent l'individu comme une personne qu'elle se respecte aussi elle-même.

Il y a donc quelque chose de crucial qui se joue dans l'alliance thérapeutique avec les proches : la possibilité d'un renouvellement du respect qu'ils portent à leur proche et réciproquement.

### L'addiction et l'assujettissement (hypothèse d'un lien)

Le problème viendrait plutôt maintenant du fait que le respect n'est que le second degré de la reconnaissance. Au-dessus il y a l'estime. Or pour s'estimer et être estimé il faut sortir de sa condition de « drogués », « alcooliques », ou « malades ». L'institution va justement avoir pour effet, un effet bénéfique dans un premier temps, d'*assujettir* l'individu. Ce concept plus récent est devenu très important dans la théorie de la reconnaissance.

Il est associé à une ambiguïté dans la construction du sujet repéré par Michel Foucault et conceptualisé sous le nom d'assujettissement. Être assujetti signifie qu'au moment même où on devient sujet, parce qu'on est reconnu, interpellé, sollicité par les autres, on cède à leur pouvoir, on abdique. Car on reconnaît tout en même temps qu'on existerait pas sans leur reconnaissance. Être sujet signifie aussi se subordonner à l'altérité et accepter cette dépendance.

En effet, toute reconnaissance suppose de se conformer aux normes de ce qui peut être reconnu, normes définies au sein de l'altérité et non par le sujet lui-même. Et si c'était cela qui posait justement problème dans l'addiction et son rapport aux proches : la difficulté qu'il y a à s'émanciper, à dire « je », tout en affichant sa conformité à ce que les autres attendent du sujet (C'est aussi une conception de l'autonomie, obéissance à une règle qu'on s'est soi-même prescrit mais dont on n'est pas nécessairement l'auteur).

[Prenons pour exemple la célèbre chanson d'Amy Winehouse « Rehab » (ce qui signifie en abrégé

cure de désintoxication) :

« They tried to make me go to rehab but I said, 'No, no, no.' » Ses proches veulent obliger la chanteuse à se soigner et cela ne marche pas. Elles s'y opposent, ce n'est pas ce qu'elle veut, en tout cas pas juste pour leur faire plaisir (« I'm not gonna spend ten weeks Have everyone think I'm on the mend »).]

Pourquoi un individu peut-il en venir à nier le pouvoir de reconnaissance de ses proches ? Seule la clinique peut tenter de répondre à ce genre de question. En tout cas, il y a là une dimension importante de l'addiction. Le désir de reconnaissance n'est pas toujours facile à assumer par le sujet car il implique de s'assujettir au pouvoir des proches, aux formes imposées de reconnaissabilité (Butler, 2009). Or la personne en situation d'addiction est susceptible de refuser cet assujettissement jusqu'à la mort. C'est une tentative d'être soi mais seule, sans l'altérité ce qui est impossible.

[Les difficultés liées à l'assujettissement sont fructueuses pour interpréter des conduites addictives différentes. Cela correspond assez bien à la difficulté des adolescents qui de plus choisissent un objet d'addiction qui marque clairement une opposition au conformisme voulu par l'entourage, je pense au cannabis. Mais cela peut aussi permettre de comprendre une forme d'addiction telle que la boulimie où la conformité est au contraire mise en priorité vis-à-vis du respect de soi. L'image tyrannique de la féminité dans notre société est en effet souvent avancée pour comprendre les troubles alimentaires. ]

Soit qu'on accorde trop d'importance au pouvoir de reconnaissance des autres, soit qu'on nie complètement ce pouvoir, il est en cause dans le développement de l'addiction.

### Conclusion :

hypothèse : l'addiction est UNE TENTATIVE RATEE d'être soi : au carrefour de l'injonction d'être sujet et l'injonction de se conformer à un modèle de sujet. Le ratage peut être lié aux désirs de l'individu mais aussi à ceux de l'entourage, notamment les formes de reconnaissance qu'ils privilégient. Mais en tout cas il est lié à l'altérité que représente le corps, les modèles sociaux de comportement (statut et rôle) et l'entourage.

LA QUESTION restant en suspens, pour les institutions et les proches : qu'est-ce qu'on donne comme moyen pour renouveler l'estime de soi en dehors du statut d'usager ? Le statut d'usager est-il le seul permettant une issue favorable à la relation ? Quelle forme de reconnaissance offre-t-on aux gens en dehors de ce statut ?

### Bibliographie (d'abord dans l'ordre des citations)

J-L. Venisse, « L'addiction... d'abord un manque à être », *Diversité*, 160, mars 2010

A. Ehrenberg, « Santé mentale : l'autonomie est-elle un malheur collectif ? », *Esprit*, février 2014

J-L. Venisse, « Préface » dans *La boulimie, une indication pour se perdre*, érès, 2008

Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Aubier, 1991

A. Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, Cerf, 2000 (G. H. Mead, *Mind, Self and Society*)  
Prochaska, JO, DiClemente, CC. *The transtheoretical approach: crossing traditional boundaries of therapy*. Homewood, IL: Dow Jones-Irwin ; 1984